L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 73. NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI MATIN, 15 AOUT 1883. 56me Année

Dufour, Bonnet & Cie., Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post office at New Orleans, La Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.

MERCREDI, 15 AOUT 1883.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$2 00

Renferme deux feuilletons.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$2 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Renferme deux feuilletons.

Supplément de L'ABEILLE.

Voir le supplément de l'ABEILLE pour ses annonces de ventes de propriétés par le solliciteur de taxes d'Etat.

LEWIS, IOWA. — Le Dr M. J. Davis dit "Brown's Iron Bitters" donnent la plus grande satisfaction à tous ceux qui en font usage.

Un Castle Garden à la Nouvelle-Orléans.

Il a paru, hier, dans le *Picayune*, sous la signature du colonel Louis Bush, qui a fait un voyage en Europe, pour raison de santé, une lettre fort intéressante sur la question d'immigration dans le Sud, en général, et à la Nouvelle-Orléans, en particulier.

Nous y trouvons certains passages qui méritent d'être cités pour l'edification de nos lecteurs des campagnes, et, spécialement, de ceux de la région des Attakapas, où nous savons que cette question préoccupe beaucoup les esprits. Nous relevons tout d'abord cette phrase passablement significative.

"J'ai rencontré, ici, (Aix La Chapelle), M. Wm M. McLang, délégué du Texas, en vue d'attirer l'immigration dans cet Etat, et qui a son quartier-général à Hambourg."

Ce fait, simplement cité par M. Bush, explique les succès obtenus par nos voisins de l'Ouest, en fait d'immigration. Ils entretiennent des agents en Europe, et c'est par cet intermédiaire qu'il leur arrive constamment une si grande quantité d'émigrants de l'Ancien Monde.

Si La Louisiane en avait fait autant, il est probable que ses paroisses, même les plus fertiles, seraient moins désertes que nous les voyons, bien à regret.

Comme nous le disions encore, il y a deux jours, si nous voulons attirer les étrangers à nous, il faut non-seulement leur faire appel sur appel, mais aller au devant d'eux, les solliciter jusque dans leur pays et y faire valoir, par nos agents, les avantages de notre climat, la fertilité incomparable de notre sol. A qui la faute si l'immigration continue obstinément à suivre le chemin de l'Ouest ?

Le passage le plus intéressant de la lettre de M. L. Bush, est celui dans lequel il affirme que nos voisins du Texas sont fort désireux de voir les émigrants se détourner enfin de la voie de New-York, et se diriger vers le Golfe du Mexique et la Nouvelle-Orléans. "Malheureusement, ajoute-t-il, nous n'avons, dans notre port, rien, absolument rien, pour les recevoir; ce qu'il nous faut, c'est une institution comme le Castle Garden de New-York."

L'idée est fort juste, mais elle n'est pas nouvelle. Souvent, depuis plus d'un an, l'*Abeille* a réclamé la création d'un établissement de ce genre; toute la Presse de notre métropole et une partie de celle de nos campagnes partage cette opinion, à laquelle, de son côté, s'est montré favorable le négoce de St-Louis.

Oui, certes, il nous faut un Castle Garden, et les frais de fondation et d'entretien ne s'élèveraient pas à un chiffre très élevé.

De quoi se composerait une pareille institution ? D'un dépôt pour y recevoir les émigrants à leur arrivée. On y annexerait un hôpital pour soigner les malades, un entrepôt pour les bagages, un bureau de courtage pour le change des valeurs européennes en monnaie des Etats-Unis, une agence pour les chemins de fer et les bateaux à vapeur. Il serait facile d'y ajouter un bureau de placement pour les deux sexes, bureau où les femmes et les enfants trouveraient abri et protection, où l'on procurerait de l'emploi aux personnes en quête d'ouvrage, d'où, enfin, grâce à des correspondances soigneusement entretenues avec les compagnies et les Etats voisins, on dirigerait les arrivants vers les régions qu'ils préféreraient habiter. L'institution serait ainsi complète, elle ne laisserait rien à désirer. Qu'y a-t-il là, nous le demandons, de dispendieux, de difficile à établir ?

A propos du sujet qui nous occupe, le *Picayune* fait une remarque fort juste, fort heureuse, presqu'une nouveauté, presqu'une trouvaille.

Nous avons jusqu'ici commis une erreur, dit-il : quand nous avons appelé les étrangers à nous, ce n'a jamais été que pour les inviter à s'établir définitivement parmi nous ; là était la faute ; il fallait, au contraire, leur offrir la route de la Nouvelle-Orléans comme la plus aisée, la plus sûre, en hiver, et la moins chère, en tout temps, pour arriver à leurs *homesteads* du Dakota, du Montana, du Texas, du Nouveau-Mexique. Le payzan européen, qui vient tenter la fortune en Amérique, part généralement à la fin de l'automne ; il prend la route du Nord et arrive à destination, à travers les neiges, au moment où la terre qu'il va cultiver est couverte de glace. C'est pour lui une saison perdue, pendant laquelle la vie lui coûte horriblement cher. Supposez, au contraire, qu'il vienne par le fleuve ; il débarque juste au moment des travaux de la récolte du coton et de la canne ; il peut aisément trouver de l'emploi chez nous, ne fût-ce que pour couvrir ses dépenses. Au printemps, il lui sera loisible de continuer son chemin, et d'arriver, juste à temps, sur sa terre, pour s'y installer à son aise et préparer sa première récolte.

Il n'y a rien à redire à un pareil plan de voyage ; à quelque point de vue qu'on l'envisage, on n'y trouve que gain pour l'émigrant. Seulement, il est nécessaire que nous nous donnions la peine de faire comprendre aux intéressés, soit dans l'Ouest, soit en Europe, les avantages que l'on trouve à suivre la route que nous indiquons. Il nous faudrait bien du malheur ou bien de la maladresse pour ne pas conserver, parmi nous, une partie quelconque de ces émigrants, retenus, soit par les séductions du climat, soit par les richesses des récoltes, soit par les attraits de notre hospitalité.

Ne faisons pas de calculs ambitieux. Admettons un chiffre de cent mille arrivants dont un dixième nous resterait ; quel gain énorme pour la Louisiane ! Et ne suffirait-il pas d'une dizaine d'années pour la transformer complètement ?

Enfin, inutile de nous le dissimuler, la mise à exécution de cette entreprise est indispensable au progrès de notre commerce d'importation et d'exportation avec l'Europe, dont nous attendons toujours les merveilleux développements, sans les voir jamais se réaliser, et la raison en est bien simple ; c'est qu'il nous manque un des éléments nécessaires de succès. Nous avons bien, et en abondance, le fret de retour, de la Nouvelle-Orléans en Europe, les produits de l'Ouest et de la Vallée du Mississippi suffisent amplement à assurer aux navires à vapeur de beaux et bons bénéfices ; c'est le frêt d'Europe à la Nouvelle-Orléans qui nous fait défaut. Ne voyons-nous, pas les trois-quarts du temps, nous arriver sur lest les vapeurs des lignes transatlantiques, qui perdent ainsi, d'un côté, en partie, sinon, en totalité, ce qu'elles ont gagné de l'autre, situation qui n'est pas fort encourageante pour elles. Enlever, en un tour de main, au port de New-York, toutes les importations dont il a, de temps immémorial, le monopole exclusif, est chose impossible ; il n'y faut pas songer ; le temps et des efforts constants peuvent seuls opérer cette révolution dans le trafic international.

L'immigration comblerait précisément le vide dont nous nous plaignons ; elle offrirait, en même temps, au commerce européen, l'occasion d'essayer la voie du fleuve pour les importations destinées à alimenter les marchés de l'Ouest. La réussite serait infaillible ; les frais de transport, toujours fort élevés, par les lignes de fer, seraient ainsi évités, et l'on sait d'ailleurs que la traversée de l'Atlantique, par la voie de la Nouvelle-Orléans, est aujourd'hui de sept ou huit dollars meilleur marché que par la voie de New-York. Qui donc peut douter du succès dans des conditions aussi favorables ? Qui peut hésiter à tenter l'entreprise, à construire un Castel-Garden à la Nouvelle-Orléans ? N'avons-nous pas le bon vouloir bien constaté du commerce européen ? N'avons-nous pas les sympathies et l'appui de tout le négoce de St.-Louis ? Que nous reste-t-il à faire, que de nous aider nous-mêmes, et d'avoir un peu d'initiative ?

MORT DE M. GEO. LEGENDRE.—Nous recevons la triste nouvelle de la mort de M. George Legendre. La santé de M. Legendre était altérée depuis longtemps, mais il était encore dans la force de l'age, et l'espoir survivait malgré tout. Cet espoir était cruellement trompé hier soir, et M. Legendre expirait, entouré d'une famille et d'amis désolés. Partout et toujours il avait su s'entourer de considération et portait dignement un nom justement respecté.

Nous adressons l'expression de notre sympathie à tous les siens.

WALTERBORO, S.C.—Le Dr J. M. Klein dit "Brown's Iron Bitters" ont donné une satisfaction universelle."

Nous avons reçu, hier, du Dr J. Jones, président du Bureau de Santé de l'Etat de la Louisiane, son rapport général pour l'année 1882 et les six premiers mois de 1883. C'est un énorme volume de près de 600 pages. Nous regrettons beaucoup de n'avoir pu encore le parcourir ; il est, sans doute, écrit et pensé avec le talent habituel de l'auteur. En attendant que nous y revenions, nous remercions sincèrement l'éminent docteur de son gracieux envoi.

GENTILLY.—Un de nos lecteurs orléanais, qui, sous plus d'un rapport, conserve religieusement le culte du passé, nous adresse, de sa retraite, une trop courte lettre sur une question locale qu'il va, bientôt, nous aider à traiter, et profite de l'occasion pour nous parler de son cher Gentilly, qui touche à la partie inférieure du deuxième district de notre ville, et dont, néanmoins, beaucoup de personnes ignorent peut-être, l'existence.

Nous voudrions, dit notre correspondant, trouver dans l'*Abeille*, en souvenir de ce qui fut et de ceux qui furent, quelques lignes sur ce pauvre Gentilly, aujourd'hui si peu connu et même oublié.

Cependant, il y a là des gens pleins d'énergie, qui travaillent et produisent.

On y cultive du coton avec succès. M. Viavant, qui occupe une belle position dans le commerce de ce textile, en a 15 arpents magnifiques ; les grabots sont rentrés, seulement ; son champ est déjà blanc comme la neige, et il compte 100 grabots par arbre. Il a commencé à le ramasser depuis la semaine dernière. Il s'est servi, en partie, d'une nouvelle graine qu'on tient beaucoup à voir se propager dans le Sud, et a réussi au delà de ses espérances. Outre son coton, la récolte des pacanes, chez lui et ailleurs, présente un aspect des plus satisfaisants.

Laissez-moi ajouter qu'à Gentilly on fait beaucoup de miel et de cire. Il y est venu des messieurs qui ont voyagé dans divers Etats du Sud, et prétendent que nul endroit n'est préférable pour les abeilles. On y trouve beaucoup de lataniers, et il paraît que les abeilles, qui se nourrissent de nos fleurs, donnent une cire de première qualité. Ces messieurs croient que les abeilles donneraient davantage si la terre n'était pas aussi boisée.

On fait aussi du riz de ci et de-là.

Chez Hopkins, il y a beaucoup d'animaux ; le pâturage y est excellent. La terre y très haute ; aussi nos vieux chasseurs s'écrient-ils : "Ce n'est pas un côteau, c'est une montagne !"

M. Viavant, en ce moment, fait nettoyer son canal, qui va jusqu'au Lac ; c'est le rendez-vous des pêcheurs, et ceux-ci en tirent tous les poissons du Pontchartrain.

A Gentilly, la nature n'a pas perdu ses charmes ; on y voit encore des chênes et des magnolias de toute beauté. Pour moi, je ne m'en étonne pas, car nos vieux créoles tenaient à la présence des arbres devant leur maison, et aimaient à les contempler. Ils préféraient se chauffer au soleil que de les scuper ; ils n'oubliaient jamais que leurs pères s'étaient reposés à leur ombre. Voilà pourquoi Gentilly possède toujours des diamants de sa couronne.

Gentilly est peu connu des habitants de notre ville, pourtant, il est dans le voisinage de la métropole, comme le Gentilly de France est près de Paris. Jadis, c'était le séjour de plusieurs de nos compatriotes les plus influents, entre autres—Flaitas Jommonville, Châlon, Dorlocourt ; le juge Bermudez, dont le fils préside si dignement notre cour suprême ; le juge Martin, une des gloires de ce tribunal. C'est là que ce Nestor de nos magistrats écrivit son histoire de la Louisiane.

J'évoque, en vous écrivant sur un autre sujet, les souvenirs qui se rattachent à la localité où j'ai choisi ma retraite. Je profiterai des premiers loisirs que me laisseront les travaux des champs pour vous les communiquer. Je suis persuadé qu'ils intéresseront ceux qui sont nés, ont vécu à Gentilly, et l'aiment comme je l'aime, comme vous l'aimez.

L'ASSOMPTION—Aujourd'hui, 15 août, l'église catholique célèbre l'Assomption ou l'enlèvement au ciel de la Vierge Marie.

C'est une des plus grandes fêtes de l'année ; elle a été, de tout temps, placée au rang des fêtes d'obligation.

Par suite d'un vœu de Louis XIII, elle est restée longtemps fête nationale, en France.

Jadis, il n'y faisait, ce jour-là, de magnifiques processions.

L'Assomption est célébrée avec grande pompe dans toutes les églises catholiques aujourd'hui encore ; à la Nouvelle-Orléans, surtout, elle est très suivie, et les églises sont remplies de fidèles toute la matinée.

Ce soir, il y aura, partout, sermon et bénédiction solennelle du Saint-Sacrement.

LE COMTE DE CHAMBORD.—Les derniers bulletins venus de Froshdorff laissent peu d'espoir. S'il faut en croire la dépêche qui nous arrive, l'agonie avait presque commencée. Puisse encore une fois la forte constitution du Comte de Chambord avoir le dessus sur le mal dont il est tourmenté depuis si longtemps.

LE DIRECTEUR-GENERAL DE L'EXPOSITION.—Le major E. A. Burke a adressé au Président et au Conseil de Direction du "*World's Industrial and Cotton Centenial Exposition*" une lettre, par laquelle il déclare accepter les fonctions si élevées, si importantes de Directeur-Général qui viennent de lui être confiées.

Nous recevons ce document à une heure trop avancée pour qu'il nous soit permis de le traduire. Disons, néanmoins, qu'il est rédigé avec autant de mérite que de modestie ; on y reconnaît tout d'abord l'esprit pratique, lucide de celui sur lequel va peser si lourde responsabilité.

Allant droit à la question, M. Burke s'occupe tout d'abord à déblayer le terrain, et sans prétendre proposer aussitôt un plan, il fait quelques excellentes suggestions que nous résumerons à la hâte, car, nous le répétons, la lettre nous vient à la dernière heure

Le Directeur-Général recommande qu'il soit dressé un tableau de toutes les personnes exerçant ici des professions, des métiers, y possédant, y ayant une industrie, un emploi quelconque, soit qu'elles résident ou non à la Nouvelle-Orléans et que ce tableau porte des données que permettent au comité de Finances de déterminer dans quelle proportion les dites personnes peuvent aider l'Exposition, quelles souscriptions on peut solliciter d'elles.

Ce travail simplifierait beaucoup l'œuvre des solliciteurs à employer.

M. Burke demande qu'il soit organisé, dans chaque paroisse de la Louisiane, des comités auxiliaires qui s'occuperont de l'expédition de tous les produits agricoles, minéraux, industriels, &c, &c., destinés au Centenaire, et feront de la propagande utile.

Des comités auxiliaires semblables devraient être, selon lui, organisés aussi dans toutes les Etats de l'Union. Ils auraient pour mission de recueillir des aide pécuniaire, de s'aboucher avec les exposants, de veiller avec eux à l'expédition de leurs produits, et d'obtenir l'appui des diverses législatures, des Sénateurs des Etats-Unis et des membres de la Chambre fédérale.

Enfin le major E. A. Burke juge qu'il serait urgent, et cela est à leur convenance, de former un comité auxiliaire composé des représentants des gouvernements étrangers, résidant à la Nile-Orléans. Cette formation remplirait un double but : celui d'obtenir les conseils de ces éminents fonctionnaires, et aussi de faciliter la transmission de tous les renseignements relatifs aux progrès de l'entreprise. Avec ce concours on appellerait ici un plus grand nombre de produits et de visiteurs étrangers.

Après avoir rappelé que cette célébration du Centenaire du Coton et aussi du rétablissement de la paix parfaite dans l'Union Américaine, a conquis toutes les sympathies du Congrès, M. E. Burke termine ainsi :

"C'est à nous maintenant de nous préparer à une célébration où le monde entier puisse figurer, et de prouver à tous que l'esprit énergique et progressiste du Sud ne recule pas devant la tâche que nous a indiquée le Congrès. A nous de témoigner par nos actes que nous acceptons avec joie l'invitation qui nous est adressée de faire de la métropole commerciale du Sud le théâtre d'un grand rendez-vous industriel qui réunisse véritablement sur ce point le peuple de notre pays tous entier."

A ces cris de sa lettre si bien remplie, M. Burke constate qu'un véritable réveil du Sud s'est opéré, et que celui-ci marche dans la force du calme et de la paix : Chemins de fer, manufactures, travaux de rivières, richesses minérales, richesses de coupes de bois, de bois de construction, immigration, agriculture, éducation, voilà ce qui enchaîne aujourd'hui, ce qui enchaînera désormais son attention ; voilà ce qui y occupe l'esprit et les bras, ce qui promet, ce qui assure une ère de prospérité et de grandeur.

Son heure a sonné, bien sourd est celui qui ne l'entend point.

Et le Sud, instruit aux leçons indispensables du malheur, ne se laissera plus détourner de cette voie par des timorés qui ne comprennent pas les signes du temps, ou par des politiciens outrageux qui, pour servir leurs sordes convoitises, voudraient qu'il donnât toutes ses heures et toute sa virilité aux luttes infécondes et démoralisatrices de la petite politique.

Que ce passé ne revienne plus, c'est notre souhait bien ardent.

La lettre d'acceptation du major Burke est datée du 8 août 1883.

Le Journal des Débats :

Que les journaux anglais et les armateurs anglais cessent de nous parler des bénéfices excessifs de la Compagnie, qu'ils cessent de s'indigner contre un monopole qui a rendu d'aussi grands services à la France nationale. Il fallait prévoir les légitimes bénéfices de la Compagnie lorsque celle-ci s'est constituée ou lorsqu'elle a traversé de si longs jours d'épreuves. Il fallait alors décerner actionnaire de la Compagnie et courir les mêmes risques qu'elle.

Il est une autre entreprise, analogue à celle du Suez, l'entreprise du canal de Panama ; elle a un monopole exclusif comme la Compagnie du Suez. Ses actions sont actuellement au-dessous du pair. Qu'on les achète pour 485 fr., ou 490 fr. Est-ce que les Anglais en achètent ?

Pourquoi n'en achètent-ils pas ? Ils n'en achètent pas parce qu'ils ne veulent pas courir risque. Mais si, dans vingt ans, la Compagnie de Panama arrive à la prospérité, les Anglais, qui n'auront pas voulu souscrire le capital, qui n'auront pas voulu acheter des actions quand elles étaient à de bas cours et que l'issue de l'entreprise était incertaine, auront peut-être le triste courage de s'attaquer aux bénéfices légitimes d'une Compagnie aussi méritante. Un grand peuple devrait sentir ce qu'il y a d'odieux dans une pareille conduite.

De quoi se plaignent les armateurs anglais ? Sous la Compagnie de Suez, ils passeraient encore par le Cap, et la différence du coût de transport et de l'assurance représenterait 25 à 30 fr. par tonne, trois fois le péage perçu par la Compagnie de Suez.

Le monopole de la Compagnie de Suez est incontestable. Quand même le Parlement aurait la prétention de le mettre en question, ce monopole n'en existerait pas moins pour tous les esprits impartiaux. Le Parlement en cette affaire n'est pas désintéressé. En France, il ne se rencontre pas une seule personne qui doute du monopole de la Compagnie. En Egypte, les jurisconsultes du Khédive l'ont reconnu d'une manière éclatante. En Angleterre même, les hommes à l'esprit le plus élevé, M. Gladstone, lord Granville, les jurisconsultes de la Couronne, n'ont pu le contester. Si l'on veut racheter ce monopole, qu'on le fasse, en offrant à la Compagnie une indemnité large, quelque chose comme le double de ses profits actuels. Mais qu'on ne s'avise pas de le violer par une concurrence.

Derrière la Compagnie de Suez se trouve absolument composée toute la nation française, et le gouvernement français. L'Angleterre est sans doute une grande nation ; mais elle peut avoir ses jours d'épreuve en Irlande, en Egypte, aux Indes même. Quel avantage trouverait-elle à se faire de la France une irréconciliable ennemie, à créer chez nous une hostilité telle que les fenians ou les mécontents indigènes des colonies anglaises fussent assurés de trouver en France un chaleureux appui ? L'Angleterre a des intérêts commerciaux ; si, par une spoliation de la Compagnie de Suez, elle prenait l'attitude d'une nation de pirates, que gagnerait-elle à ce que, le jour où il serait question de surimposer ou de prohiber les marchandises anglaises, la plume échappât des mains de ceux qui, comme nous, ont été jusqu'ici les plus grands défenseurs du libre commerce entre l'Angleterre et la France ?

Nous espérons que toute cette ardeur de convoisine qui s'est emparée d'une partie de la presse anglaise et du public finira viendra à tomber. Qu'en attendant, M. de Lesseps fasse en paix son second canal. L'œuvre de Suez n'intéresse pas l'Angleterre seule ; toutes les nations ont le droit de s'en occuper. Ce serait une usurpation et un attentat contre le monde entier que de prétendre confisquer pour un seul gouvernement une œuvre qui, de sa nature, est universelle.

LOUISIANE.

Le Journal d'Ibéria, du 11 août :

Le temps a été superbe, toute la semaine. Les journées ont été chaudes et les nuits fraîches, aussi la canne pousse-t-elle à vue d'œil et offre un aspect magnifique. Ce qui nous manque maintenant, ce sont de bonnes ondées. Espérons qu'elles ne se feront pas attendre bien longtemps.

La Revue de Marksville, (paroisse Avoyelles), du 11 août :

La récolte de coton souffre beaucoup de la sécheresse, et nous apprenons que les chenilles, en plusieurs endroits, sur les bayous, ont commencé à le manger. Si la nouvelle est vraie, nous ne pouvons compter que sur une très faible récolte.

—La sécheresse continue toujours, et l'eau commence à devenir très rare. Plusieurs habitants de notre ville sont obligés d'en prendre au puits de la maison de Cour, et si nous n'avons pas de la pluie bien vite, il y en aura beaucoup d'autres qui se verront forcés d'en faire autant.

—Nous ne pouvons pas dire, cette semaine, que notre paroisse jouit de la salubrité ; au contraire, de tous côtés, on se plaint beaucoup de maladies, dans la prairie comme sur les bayous, et nos médecins ne perdent pas un moment.

On peut attribuer au soleil brûlant et aux fortes chaleurs que nous avons eues depuis quelques semaines, la grande quantité de maladies et décès qui ont eu lieu dans notre village et ses environs. Les fièvres ne cèdent pas aux traitements les plus vigoureux de nos médecins et emportent en peu de temps presque tous ceux qui en sont atteints. Les enfants en sont, en plus grande partie, victimes.

—Nous avons, depuis quelques jours, les vents de nord qui sont tout-à-fait hors de saison.

—*Décédée*, à sa résidence, sur la Rivière Rouge, samedi, 4 août 1883, Fielding Edwards, âgé de 68 ans et 6 mois ;

Près de Markeville, lundi, 6 août 1883, Eugénie Dumartrait, âgée de 9 ans et 7 mois, enfant de feu F. M. Dumartrait ;

A Markeville, lundi, 6 août 1883, à 8 heures P. M., Sarah E. Campbell, enfant de Marsden Campbell, âgée de 5 ans 10 mois et 6 jours ;

A Markeville, samedi, 4 août 1883, à 3 heures P. M., James G. C. Hall, fils de Wm Hall et Mary Campbell, âgé de 6 ans 3 mois et 16 jours.

Le Capitolian Advocate (Bâton Rouge) du 11 août :

Par suite de la grande sécheresse dont nous souffrons, les légumes sont rares sur le marché ; ils sont également de médiocre qualité. Malgré leur bonne volonté, malgré leur savoir-faire, les jardiniers sont réduits à l'impuissance. Ils ne peuvent nous donner qu'une marchandise de peu de valeur, en petite quantité, et à haut prix.

—Les fondations de l'infirmerie de l'Université de l'Etat de la Louisiane et du Collège Agricole et Industriel, sont achevées ; les maçons commencent à en élever les murs extérieurs. Ce sera une belle bâtisse de 54 pieds sur 34, munie de tout le confort désirable.

Le Sugar Planter, (West Baton Rouge) du 11 août :

Nous avons eu, dimanche dernier, le thermomètre à un degré plus élevé qu'il ne l'avait été depuis plusieurs années. Il s'est longtemps maintenu à 96 à l'ombre ; à midi, il était encore à 87. Depuis lors, le temps s'est un peu rafraîchi ; s'il tombait un peu de pluie, il en résulterait un grand bien pour les récoltes.

La canne souffre beaucoup du manque d'eau ; nos citernes sont vides et la poussière de nos rues aveugle les passants.

—Une grande partie de la population de couleur de notre ville se transporte, peu à peu en "hoodlums" et se livre à des actes condamnables, qu'il est temps de réprimer, ou bien, il en résultera les plus déplorables conséquences. Chaque jour de paie, on n'entend parler que de coups de pistolet et de coups de couteau ; le nombre des rixes augmente sans cesse, depuis six mois. (Suit une longue liste de méfaits que cite le *Sugar Planter*, et qui sont punis, dit-il, par le juge de paix Pope, avec une louable rigueur.)

Le Markeville Bulletin, (paroisse Avoyelles) du 11 août :

Les récoltes ont un grand besoin d'eau, tout cet desséché dans les champs, et pas la moindre apparence de pluie.

Il y a quelques semaines, nous avons eu trop de pluie, aujourd'hui nous avons trop de sécheresse. Il faut que les choses aient toujours de travers.

Quand donc verra-t-on un peu de pluie pour rafraîchir notre atmosphère brûlante ?

—Les chenilles ont envahi les habitations Théophile Lemoine et Landry L. Bordelon. Il faut que les planteurs déclarent une guerre acharnée à ces insectes destructeurs.

—Les légumes et le bon bœuf sont très rares à Markeville.

Le Pointe Coupée Banner (paroisse Pointe Coupée) du 11 août :

La poussière est devenue intolérable sur les chemins ; les champs sont desséchés, tout le monde demande de l'eau à grands cris. Il fait temps de commencer les travaux pour les récoltes d'automne dans les jardins, mais la terre est si sèche et si dure, qu'il y faut renoncer.

— Sous l'influence d'un soleil ardent et d'un vent du nord, constant, depuis une dizaine de jours, le coton s'ouvre rapidement, et l'on commence partout la cueillette.

—L'eau a cessé de couler à travers la crevasse Morgunza, qu'on peut la traverser à cheval. Il n'y a pas de temps à perdre pour les ingénieurs de l'Etat ; il faut que les travaux de construction soient commencés, vers le 1er septembre.

Le St. Charles Herald, [Hahnville], du 11 août :

Le fleuve baisse en face de notre paroisse.

— On est en train de couper le riz, et dans peu de jours, le battage commencera. La moisson semble très abondante.

— Notre récolte de cannes, de maïs, de coton, promet un assez bon rendement ; ce qui l'a rendue moins abondante, c'est que les pluies prolongées n'ont permis aux planteurs de semer que fort tard.

La canne pousse rapidement ; en certains endroits, elle a gagné 50 pour cent, depuis un mois.

—

Le *People's Vindicator* (paroisse Natchitoches) du 11 août :

Les chenilles ont fait leur apparition dans plusieurs champs de coton de notre paroisse.

Lundi dernier, une partie de la récolte de M. J. Henry a été dévastée par les insectes.

La sécheresse fait pencher les tiges et tomber les grabots. La où le coton arrive à parfaite maturité, il est peu abondant. On ne compte guères maintenant que sur un tiers de récolte.

Après tout, ce ne sont là que des conjectures ; il est possible que la récolte rend de beaucoup plus qu'on ne le prétend.

—

Le Donaldsonville Chief, (Donaldsonville,) du 11 août ;

La coupe de riz commencera, lundi prochain, sur les propriétés Ashland, Linwood et Waterloo. La récolte y est excellente.

M Hogger en a, à Waterloo, 300 arpents qui promettent un rendement abondant.

MM. Warner & Gautreau, de la paroisse Iberville, ont commencé leur moisson, lundi dernier, et tout va bien chez eux.

Le major Burbank, de St. Jacques, a commencé à couper et à battre ; il a une splendide récolte. Il compte faire 12 sacs par arpent, deux de plus que l'an dernier. On craint seulement qu'il n'y ait une baisse de prix sur le marché.

"Brown's Iron Bitters" ne sont plus une boisson vendue dans les buvettes, mais un tonique sûr et non alcoolique, utile en tout temps et dans toutes les saisons.

WEST END. — Le Président et le Directeur-Gérant du West End, ont le plaisir de vous informer que le Concert de Vendredi, 17 Août, sera donné par le célèbre Orchestre du Prof. G. D'AQUIN. Les trains du West End quitteront la ville toutes les demi-heures, à partir de 4 heures du soir. Le Concert commencera à 8 heures du soir. Le Président, A. BAUDIER. Le Directeur-Gérant, A. BAUDIER. 5 août—1m

WEST END. — Gratis ! Gratis ! ! Gratis ! ! ! AVIS EXTRAORDINAIRE ! Vendredi après-midi, 17 août, A 4 HEURES PRÉCISES, LA TROISIÈME et DERNIÈRE GRANDE EXHIBITION —DE— FEU D'ARTIFICE JAPONAIS DE JOUR. Pour y être vue complètement à WEST END ! Donné par la direction de N. O. C. and Lake R. R. Co., à la requête de la Presse et des milliers de personnes qui n'ont pu assister aux grands feux d'artifices précédents. Regardez ! Regardez ! ! Regardez ! ! ! LE PLUS GRAND SUCCÈS DU JOUR ! FEU D'ARTIFICE JAPONAIS DE JOUR DE HIRAYAMA. Obtenu avec beaucoup de peines et de grandes dépenses DE YOKOHAMA, proclamé par la Presse de Londres LA MERVEILLE DU JOUR ! Ne manquez pas d'y assister. Positivement la dernière fois cette année ! La variété dépassera de beaucoup celles des dernières exhibitions, et fera voir des curiosités japonaises, représentant les figures des Sujets Populaires Mammoth Smoke Spiders. Nos Notables et autres insectes. Figures en papier de Marsan de la Lune ! Dragons de toutes les Nations Animaux et Oiseaux des Indes. Toute sorte de pièces comme de jolis souvenirs de cette exhibition. Le feu d'artifice sera tiré par GEORGE W. WEINGART. Ne manquez pas d'être à West End à 8 heures précises ! 15 août—3t

WEST-END. CRITERION OPERA COMPANY. EUGENE F. GORMAN, Directeur. —DONNERA— DIMANCHE, 5 AOUT, PATIENCE ! Opéra Comique en deux actes de Gilbert Sullivan. Le comédien favori, Max Figman, dans le rôle de BUNTHORNE. PRETTY ROSE TEMPLE, DANS LE ROLE DE PATIENCE. Tous les soirs et Mercredi et Samedi en matinées jusqu'à nouvel ordre. Sièges réservés pour les représentations du soir, 25 cts. MATINÉES MERCREDIS ET SAMEDIS, GRATIS ! Le célèbre Orchestre du PROF. G. D'AQUIN. Les trains du West End quittent la ville toutes les demi-heures, à partir de 4 heures du soir. Le Concert commencera à 8 heures du soir. Le Président, A. BAUDIER. Le Directeur-Gérant, A. BAUDIER. 5 août—1m

Hôtels, Sources etc. HOTEL DE L'EUROPE A BILOXI. M. BOCLO préviens ses amis et le public qu'il a disposé son hôtel de manière à donner la plus entière satisfaction à ceux qui l'honoreront de leur patronage. On trouvera en tout temps à loger dans une excellente table et tout le confort désirable. Nos prix sont très modérés. 1er mai—4m. L'HOTEL D'OCEAN SPRINGS. A Ocean Springs, Miss. JUSTEMENT renommé pour ses eaux et ses bains minéraux, sera ouvert pendant tout l'année. Le public trouvera tout le soin et le confort désirable à des prix modiques. J. V. MILLER, Propriétaire. 22 juin—2 mois. HOTEL DE PANAMA, MAISON FRANÇAISE, Pa. Hôtel, entièrement restauré. 17 Universelle Place, entre Bourbon et Dauphine. NEW YORK. J. B. MARTIN, propriétaire. Ex propriétaire du grand Hôtel International de Colon, Aspinwall. 18 juil—1m—3P après. BLADON SPRINGS. L'Hôtel sera ouvert aux voyageurs le 1er Juin 1883. DES bateaux à vapeur portant la malle des Etats-Unis partent de Mobile en destination de Bladon Springs, tous les Mardis et Samedis à 5 heures P. M. Malle quotidienne entre les sources et le port, voie de Rochelatma. Les eaux de ces sources, célèbres sont sans rivales pour la cure du rhumatisme, de la Diarrhée chronique, de la Diabète, de la maladie de Bright et de toutes autres maladies des reins, le scrofule, les affections cutanées, la cochleme, et les maladies de femme. Prix 10 par semaine, $35 par mois de quatre semaines. Pour des renseignements descriptives donnant une analyse des eaux, s'adresser à J. CONNER & CIE., Sources de Bladon, comté Choctaw, Ala. Billet pour les sources, aller et retour, bon pour toute la saison qui en sont fait usage, $14 50. Pour plus amples informations s'adresser à T. H. LYONS, coin Camp et Gravier. CHARLES BALLEJO, coin Josephine et St. Charles. 8juin—3m—Dr McMarham

Bandages Herniaires, Brosselles, Suspensoire pour l'abdomen, Béquilles, Jambes et Bras Artificiels, Etc. Faits sur commande et si satisfaits par A. McDERMOTT, 152 rue du Camp, Nile-Orléans. N. B.—Chaque instrument est garanti de donner satisfaction sous tous les rapports. 25avril—1an

Les derniers genres et les plus grandes nouveautés —EN— NATTES DE CHINE. A. Brousseau's Son. 17 — RUE DE CHARTRES. TAPIS. Le plus grand stock au Sud. Prix qui conviendront à tout le monde. Octets—1an

Tirage de la Loterie de l'Etat de la Louisiane. POUR LE 14 AOUT. CLASSE No 192. Tirage de 4 heures P. M.

Les tirages ci-dessus, publiés deux fois par semaine, paraissent journaux, se font en public et régulièrement dans les salons de la Compagnie. En témoignage ci-dessus apposons notre signature, ce 14 août 1883—à 4 heures P. M. LOUIS H. PIZ, J. A. A. BOUDOUSQUIE. Les plus de nos lots gagnants peuvent être vus en tout temps chez nous. Les dernières listes de tirages seront publiées dans ce journal. Les demandes de prix pour les clubs ne doivent être adressées qu'au bureau de la Compagnie, à la Nouvelle-Orléans. Pour plus de renseignements, écrire très lisiblement en donnant son adresse en plein. Adresser les lettres enregistrées à la New Orleans National Bank, New Orleans, La., Et faire les mandats sur la poste (money orders) payables à la même banque. Lettres ordinaires par la malle et par Express, à "H. A. DAUPHIN, New Orleans, La.

ASSURANCES. ASSURANCES. La Compagnie d'Assurances du Sud, DE LA NOUVELLE-ORLEANS, (The Southern Insurance Company of New Orleans.) (Bureau No 31 RUE DE CAMP), assure aux taux courants les plus faibles allouant l'escompte habituel, et en outre, distribue à la fin de chaque année fiscale (31 décembre) LA MOITIÉ DES PROFITS parmi TOUS les assurés. Tout en offrant au public ces très grands avantages, qui la recommandent au patronage de celui-ci, la Compagnie est fondée sur les bases permanentes les plus solides et les réserves en sûreté, la plus complètes garanties, le capital ($300,000) restant intact et la charte créant une perte sont promptement et équitablement réglées et payées. OFFICIERS DE LA COMPAGNIE : ERNEST MILTENBERGER, Président. H. GALLY, Vice-Président. SCOTT McGEHEE, Secrétaire. 7 août—3m—MoD

OH ! POUR MILNEBOURG !!! SPECTACLE GRATUIT. Début à la Nile-Orléans de la MULDOON'S BIRTHDAY PARTY. Programme entièrement nouveau. ET CONTINUANT TOUS LES SOIRS. —A— MILNEBOURG. (VIEUX LAC). Grand succès de la Compagnie de Nouveautés de New-York. Les trains feront service tant que durera la représentation. 5août—1m

RIZ ! RIZ ! ! Les Receveurs et les Marchands de Riz, et toutes autres personnes intéressées dans le marché et la Récolte de Riz en Louisiane, sont notifiés qu'à partir de Lundi, 13 août 1883, les règlements adoptés par la Bourse aux Produits pour le commerce du Riz seront mis en vigueur et le présent sera